

# La Foret de Bondy

GRAND ROMAN HISTORQUE

(Voir à partir du n° 1)

—Tiens ! tiens ! se dit Richelieu, me serais-je trompé, et ce garçon-là aurait-il plus d'esprit et de profondeur dans le cerveau que j'en avais supposé.

—Alors vous avez rêvé ? reprit-il, les yeux toujours dardés sur les yeux du marquis qui était sur des épines.

—O ! des choses impossibles ! incroyables même, balbutia Gaston qui se sentait mourir.

—C'est bien, termina le cardinal en se levant de son fauteuil, après avoir un instant joué du double du jeune homme ; suivez moi chez le roi, et vous lui conterez...

—Mon rêve ? laisse échapper avec effarement Gaston plus pâle qu'un mort.

—Non, dit le ministre ; Sa Majesté ne s'occupe pas de ces billevesées ; vous lui confirmerez tout ce que vous venez de me dire et ce qu'il sait déjà en partie. Puis j'aviserai.

Livide, chancelant, Gaston sentait tout tourner autour de lui.

La fin du singulier interrogatoire de Richelieu l'avait bouleversé.

Le mystère de cette nuit d'enivrement, le ministre l'avait donc découvert.

Sans doute il allait engloutir dans quelque oubliette le crime qu'il avait commis ! Ces ineffables faveurs royales qu'il avait savourées dans une nuit d'enivrement, il allait les payer probablement de la vie. Un abîme allait s'entr'ouvrir tout à coup sous ses pas. Il savait que bien des personnages dangereux ou possesseurs de secrets d'Etat, introduits chez Richelieu, n'avaient jamais reparu et avaient dû être précipités dans quelque trou béant ouvert sous leurs pas.

Il n'osait pas avancer, de crainte de voir le parquet céder tout à coup et l'ensevelir vivant dans quelque puits sinistre.

Mais la voix impérieuse de Richelieu, résonnant comme un arrêt fatal, inexorable, le força à marcher, et il suivit le ministre, comme le condamné suit le bourreau qui le mène au supplice.

Richelieu jouissait avec une cruelle satisfaction de l'anxiété du jeune homme, augmentant encore son trouble par l'expression effrayante de ses traits et les fauves lueurs de son regard.

C'était là une des jouissances du cardinal ; la terreur qu'il inspirait lui donnait la mesure de son pouvoir. Il ne se sentait grand et fort, au milieu de cette noblesse naguère si arrogante, que lorsque tout tremblait autour de lui.

Saisi d'une panique étrange, Gaston marchait comme

## CHAPITRE XLII

Ni grâce, ni pardon.

Louis XIII avait à cette époque trente-huit ans. Malgré le front pâle, l'œil sombre et défiant, d'aspect

timide et froid, il n'avait rien de la physionomie à la fois franche et rusée, de ce type d'esprit, d'audace de galanterie et de vaillance qui caractérisait le fondateur de la branche des Bourbons. S'il ne ressemblait pas à Henri IV, il n'empruntait non plus aucun des traits du caractère ou de la physionomie de sa mère, Marie de Médicis.

Si Henri IV prodigua à ses maîtresses la fortune de la France, si Marie de Médicis livra à ses amants, non seulement les trésors, mais les destinées de notre pays, leur fils se montra dans ses mœurs d'une rigidité étrange. Louis XIII manifesta pour la galanterie un éloignement que les sollicitations des plus jolies femmes ne purent vaincre.

On ne lui connaît qu'une seule inclination de cœur, celle qu'il conçut pour Mlle de Lafayette ; mais les relations des deux amants ne franchirent jamais les bornes d'un chaste échange de tendres paroles et la platonique manifestations de deux sentiments.

Mlle de Lafayette, qui avait un esprit supérieur, aurait pu exercer une influence considérable sur les affaires de l'Etat, si elle avait pu s'emparer des sens de son royal amant, comme elle s'était emparé de son cœur. Mais l'union ne s'accomplit jamais, et, soit dépit ou vertu, la jeune fille consacra à Dieu des charmes, une âme, un esprit, qui certes, n'auraient pas manqué de briller auprès d'un trône.

Réfractaire à l'influence des femmes, Louis XIII devint la proie des favoris de cour. Le plus célèbre fut de Luynes qui le séduisit par son habileté à dresser des faucons.

Richelieu, qui lui fut imposé par Marie de Médicis, dont il était alors l'amant, le séduisit par ses qualités d'hommes d'Etat et par l'irrésistible influence de son génie.

C'est en vain que plusieurs fois, fatigué des manières hautaines, impérieuses de son ministre, il essaya d'en briser la tyrannie. Convaincu que son règne ne pouvait être rendu grand et fort que par ce gênant mais indispensable serviteur, il retomba toujours sous sa domination, et la fameuse journée des dupes fit bien voir quelle influence profonde avait sur le monarque le tout-puissant ministre.

Lorsque Richelieu et le marquis de Beaulieu pénétrèrent dans la pièce où se tenait le roi, celui-ci était assis, ennuyé et pensif, écoutant avec une sorte d'indifférence les traits brillants du comte de Rantzau et les vaillants récits du colonel de Gassion.

Gassion, petit, brun, compatriote du Béarnais, père de Louis XIII, n'avait rien du Gaston. Autant les originaires des Pyrénées sont brillants, habileurs, portés à courtiser le beau sexe, autant ce faux méridional était sobre, froid et réservé. Il formait un contraste frappant avec l'Allemand Rantzau qui avait toutes les qualités et tous les défauts des enfants du soleil, lui né sous le sombre ciel du Holstein, et ce compatriote des grands buveurs de bière, n'avait de soif inextinguible que pour le bordeaux et le bourgogne.

Aussi, Gassion plaisait au roi, tandis que Rantzau avait eu longtemps les faveurs de la reine.